

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 44

Artikel: Le secret de Bernard : [suite]
Autor: Deslys, Ch.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185951>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

coup quelque chose apparaît à l'horizon : la terre ! — C'est la terre ! cette longue bande solide, là-bas, c'est le salut ! — M. Rolier jette à la mer un sac de journaux et de lettres. Le ballon, allégé, se soulève et court vers l'est. Il allait tout droit, sans cela, vers la mer Glaciale, la *mer libre* du pôle peut-être. Maintenant il court vers la terre ferme. Il rase des cimes d'arbres. A l'aide de la corde qui pend, M. Rolier, au risque de se briser la colonne vertébrale, descend avec son compagnon.

Le ballon aussitôt se relève et part avec une rapidité nouvelle, laissant à terre les aéronautes qui s'évanouissent épuisés. Ils se relèvent enfin. Où sont-ils ? Dans la neige. Ils voient remuer quelque chose sur la neige blanche. Ils s'approchent. Ce sont des loups. Trois loups qui les regardent étonnés et qui passent. M. Rolier marche. Il marche pendant cinq ou six heures, dans le silence de cette solitude neigeuse. Pas un être, pas un bruit. Rien. Il s'abrite, avec son compagnon, dans une cabane. Un peu de braise y brûlait encore. Oh ! ce feu qui révélait la présence de l'homme, comme on s'y chauffa avec joie !

C'était là une cabane de bûcherons. Deux hommes survinrent bientôt :

— Où sommes-nous ? dit M. Rolier.

Les bûcherons ne comprenaient pas, hochaient la tête, souriaient.

— Quel est ce pays ?...

Impossible de se faire comprendre.

Comme un des bûcherons tirait de sa poche une boîte d'allumettes, M. Rolier la prit, regarda et lut dessus : *Christiania*.

La Norvège ! Ils étaient en Norvège ! En quinze heures, fantastiquement du jeudi 24 au vendredi 25 novembre, ils étaient tombés en Norvège. Il n'y avait pas de changement à vue de pièce féerie qui fût plus incroyable que cela.

Dai bottès bon martsì.

Ti lè crouio guieux ne sont pas dépenailli et ne portont pas dâi roulières coffès po catsi lè pertes et dâi iadzo lào chrétientà ; y'ein a que sont adràì bin vetus. L'est la pe crouie espèce, kâ quand l'est qu'on vâi cauquon bin reguingolâ et bin revou, lo grand diablo s'on s'ein démaufiè ; et clliâo coo ont bio dju po carotta clliâo que ne fariont pas pi crédit po cinquanta centimes à n'on pourro.

La senanna passâ, ion dè clliâo z'estaffiers étâi pè Lozena, que sè promenâvè avoué on bugne, dâi lounettes, dâi fins z'hailons dè drap, onna dziblia ein guise dè cana, et adé la cigara âo mor, qu'on arâi pardié de que l'étâi lo frère à Gambetta, âo bin à cé Russe dè pè Metrux, qu'est tant retso, que clliâirivè son courti avoué dâi falots ein carton et qu'a fè parti dâi fû d'artifice y'a on part dè dzo, que y'a tant z'u dè dzeins po cein vairè. Adon cé lulu qu'étâi à Lozena lodzivè dein on hotèt et n'étâi don pas l'ardzeint que lài manquâvè ; kâ n'ia pas ! faut dè la mounia dein clliâo grantès pintès.

Tot parâi parait que cé gaillâ avâi dâi bottès qu'aviont dza étâ ressemellâès dou iadzo, mémameint que y'avâi on petit tacon vai lo gros artet et que l'ariont z'u falta de 'na brotse dè l'autro coté. Enfin lo luron avâi einviâ d'ein avâi on outro pâ, et bon martsì, et po cein s'ein va choisi tsi on cordagni. L'ein essiyè iena que va bin, convint po lo prix et coumandè dè lè lài porta à l'hotèt à duè z'hâorès, âo picolon. Après cein, ye va tsi on outro cacapedze, fâ lo mémo comerce et dit dè lè lài portâ à tràì z'hâorès justò, assebin à l'hotèt.

A duè z'hâorès lo premi arrevè avoué lè bottès et la nota. Lo gaillâ lè z'einfate, mâ pas petout lè z'a messè que fâ : Vouai ! et dit que la drâite allâvè bin ma que gautse lo geinâvè, que le lài fasâi mau, que faillâi la reimportâ po l'arreindzi et la lài rapportâ sein manquâ lo leindéman matin avoué la nota acquittâie. Lo cordagni laissè la drâite et reimportè la gautse.

A tràì z'hâorès, l'autro cordagni arrevè assebin, et lo chenapan dè monsu fâ avoué li lo mémo manédzo, tot que l'étâi la gautse qu'allâvè bin et que faillâi reimportâ la drâite.

Lè cordagni, tot conteint dè poâi veindrè tchâi lào bottès (kâ lo gaillâ n'avâi rein martchandâ), font état dè lè remettre su la forma et lo leindéman matin, retornont ti dou à l'hotèt, iô sont dza ébahi dè sè trova einsemblio. On lào dit que lo monsu étâi parti lo dzo dévant, pè lo derrâi trein, mâ que l'avâi laissi duè bottès dein sa tsambra. Lè cordagni diont que lè volliont, que le sont à leu. On-lè lào va queri, mâ.... l'étâi lè villiès. Lo larro étâi lavi avoué la drâite dâo premi cordagni et la gautse dâo sécond.

Le secret de Bernard.

3

Ses yeux s'étaient levés vers le ciel ; les miens parcoururent l'intérieur de la mansarde. Son exquise propreté ne donnait prise à aucun soupçon de misère. Cependant l'instinct m'avertit qu'un secours arriverait à propos. Juliette avait traversé le siège et la Commune, ne comptant que sur elle-même, elle venait de me l'avouer, et c'est une si faible ressource, hélas ! que le travail d'une ouvrière ! J'eus l'inspiration d'un mensonge, et présentant mon porte-monnaie :

— Il me reste, dis-je, à vous remettre ceci. Nous l'avons trouvé dans la poche du soldat. Tiens ! prends, Marcel.

— Encore un joujou ! s'écria-t-il !

— Oui, mon enfant... et qui te revient de droit... C'est, jusqu'à nouvel ordre, du moins, ton seul héritage !

Puis, évitant le regard incertain de la mère, je me levai sur cet adieu :

— A bientôt, n'est-ce pas ? et meilleur espoir !... S'il vous fallait un ami... un médecin... appelez-moi... je reviendrai...

— Oh ! me dit-elle, vous êtes généreux... vous êtes bon... j'ai confiance !

Et je partis, après une chaleureuse accolade de Marcel, qui se familiarisait décidément avec le Monsieur de Normandie. Il me plaisait de plus en plus, ce chérubin-là !

Vers la Noël, je lui envoyai ses étrennes.

« Les vôtres, avais-je écrit à la mère, seront pour la Saint-Bernard. »

Je reçus une lettre de remerciement, simple et touchante.

« On parlait souvent de moi, on comptait sur moi. »

Je n'oubliai pas non plus. Durant tout l'hiver, le gracieux

souvenir de la jeune mère et du bambin me tint fidèle compagnie dans ma solitude au village. Mes pommiers commençaient à fleurir lorsque m'arriva ce télégramme : « Marcel se meurt. Venez. »

J'accourus. C'était le croup. Un médecin négligent, peut-être trop tard averti, l'avait laissé s'aggraver. Un seul espoir restait : la trachéotomie. Il nous fallait le plus habile chirurgien. J'eus recours à toi. Ah ! tu te rappelles. Maintenant... tu connais Juliette et Marcel...

L'opération avait réussi, mais les suites étaient à craindre. J'étais là, veillant avec la pauvre mère. Un jour enfin, je pus lui dire :

— Il vivra !

— Je la vois encore tomber à mes pieds, me baisant les mains.

— Ah ! c'est vous qui l'avez sauvé !

— Pas encore ! Il lui faut, pour sa convalescence, le grand air et le grand soleil, la campagne, la verdure, les bains de mer, et je vous emmène avec moi tous les deux.

— Y songez-vous ! Que dira-t-on ?

— Rien du tout ! Je suis le seul de ma commune qui ne loue pas aux baigneurs. N'est-il pas convenable que la mère d'un enfant malade loge chez le médecin ? D'ailleurs, ce sera lui rendre un service. Il n'a, dans sa grande maison, aux trois quarts vides, qu'une vieille servante ne suffisant plus guère qu'aux soins de la cuisine. L'ameublement, la lingerie, ma garde-robe elle-même, tout est dans un état déplorable. Il y a de l'ouvrage, allez ! N'allez-vous pas travailler chez les autres, vous et votre aiguille ? Eh bien ! je vous prends à la journée pour trois ou quatre mois. Ça te va-t-il, Marcelin ?

— Oh ! oui, oui... Partons vite !...

Et, bon gré mal gré, nous partîmes...

Madame Bernard, — c'est ainsi que je présentais ma cliente et locataire, — mérita dès les premiers jours la sympathie, le respect des indigènes et de la colonie. La campagne lui fit grand bien. Sa fraîcheur et sa jeunesse, altérées par les dernières épreuves, reflourirent d'un nouveau printemps. Elle portait toujours le deuil ; mais, en dépit de la simplicité de son ajustement, sous son modeste chapeau de paille noire, elle l'emportait sur les plus charmantes.

Quant à mon logis, si négligé, si triste depuis la mort de ma pauvre mère, il se ranimait, il rajeunissait aussi comme par enchantement. Une métamorphose ! Et Juliette était la fée !... Sans relâche au travail. Vainement je lui répétais : « Mais ne vous fatiguez donc pas ainsi ; prenez quelque repos... »

— Plus tard ! répliquait-elle, quand tout sera remis en ordre. Ah ! vous me l'avez bien dit qu'il y aurait de la besogne...

— C'est bien simple, la maison d'un vieux garçon.

— Vieux ! se récria Marcel.

— Eh ! eh !... près de 40 ans !

C'était surtout celui-là qui bénéficiait de la villégiature. Je le promenais en voiture, à cheval, en bateau. Tous les jours nous prenions ensemble notre bain de mer. Il redevenait alors fort et rosé, comme nos petits marins, comme nos petits payans. Rien de drôle, rien d'affectueux comme ce gamin-là. Et de l'esprit ! J'en raffolais !

Avec sa mère aussi, la glace se trouvait tout à fait rompue. Ses angoisses qui nous avaient été communes, une estime réciproque, sa reconnaissance, ma cordiale protection, une certaine analogie dans nos idées, dans nos goûts, tout concourait, pour moi comme pour elle, à l'illusion d'une amitié de vingt ans. Et cette vie active, saine, fraternelle... Elle avait été si peu à pareille fête, la jeune abandonnée, la pauvre veuve ! Certes, elle n'oubliait pas ; mais parfois, surtout en voyant son fils si heureux, le sourire retrouvait le chemin de ses lèvres.

Cependant, la Saint-Bernard approchait. Grosse appréhension pour elle, et pour moi. J'avais un tel désir, une telle impatience du succès ! Tout était réglé d'avance. Le *Morlaisien* arrivait le soir. J'irais chercher M^{me} Kerven avec ma carriole. Nous n'arriverons qu'à la nuit close. Marcel serait couché : sa trop grande ressemblance avec son père eût été toute une révélation. Juliette seule nous attendait, soupirait avec nous. On la verrait, on l'apprécierait

Tout se passa conformément au programme. L'arrivante fut

touchée de ma prévenance. Durant toute la route, nous ne parlâmes que de son fils. Un fils unique ! un si bon fils ! Elle avait consacré une sorte de culte à sa mémoire. « Je n'avais que lui ! Monsieur, je reste toute seule au monde !... »

— Elle aussi ! pensais-je à part moi, ce sera facile.

Mais, en regardant à la dérobée la veuve du pilote, je ne raisonnais plus de même. Un doute me vint. C'était une femme âgée déjà, les cheveux tout blancs, d'un aspect rigide, très pieuse. On pressentait en elle tous les préjugés, tout l'entêtement de sa race. Une vraie Bretonne. En descendant de voiture, je lui présentai Juliette, toute tremblante et toute pâle :

Une de mes clientes, qui a bien voulu se loger chez moi, tenir provisoirement ma maison... madame Bernard...

— Bernard ! répéta M^{me} Kerven, douloureusement frappée par ce nom.

— Pendant la guerre, elle a perdu son mari.

— Comme moi, mon fils.

— Je vous demande pour elle un peu d'amitié.

Ah ! ça viendra sans peine... n'avons-nous pas toutes les deux au cœur le même éternel regret !

D'autre part, la physionomie chaste et douce de la jeune veuve produisit sur la vieille une heureuse impression. Pendant le repas, qui fut court, je m'attachai à mettre en relief le tact, la droiture et la sagesse de ma protégée. Elle ne prodigua pas ses paroles, mais toutes avaient justifié mon espoir.

(A suivre).

SECONDE ÉDITION

de Favay et Grognuz, augmentée de nombreux détails et de nouvelles gravures, avec le consentement de ces messieurs. — On souscrit par lettre ou carte-correspondance. Prix pour les souscripteurs : fr. 1 au lieu de 1 25. — Nous avons pris note de toutes les demandes qui nous ont déjà été adressées.

THÉÂTRE. — Demain, à 7 ³/₄ h. **Madame Favart**, charmant opéra comique d'Offenbach, qui a eu jeudi dernier le plus grand succès. — Les *Fureurs de l'amour*, vaudeville. Voilà un programme qui fera sans doute salle comble.

Réponse au dernier problème : Les œufs ayant été vendus par groupes de 5 (3 petits et 2 gros), après 10 ventes il en restait nécessairement 10 gros qui ont été vendus à 5 pour 40 au lieu de 2 pour 20. De là la différence de vingt centimes sur le tout. — La prime est échue à M. C. Maccaud, à Echallens.

Autre problème : Faire toutes les pesées de 1 à 40 kilos avec 4 poids seulement.

Prime. 2^{me} série des Causeries.

L. MONNET.

MUSÉE ARLAUD

École cantonale de dessin et de peinture.

Ouverture des cours : **Mardi 2 novembre**. Atelier ouvert pour les dames : le mardi, mercredi et jeudi, de 2 à 4 h. Pour les messieurs : le mardi et vendredi, de 5 à 7 h.

J. S. GUIGNARD, Directeur.

PAPETERIE MONNET

3, rue Pépinet, 3, à Lausanne.

Agendas de bureaux, calendrier commercial et éphémérides pour 1881.

Cartes de visite.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD ET F. REGAMEY.